

L'ÉTAT DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE EN PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE ET LINGUISTIQUE AUJOURD'HUI : LA DÉCONSTRUCTION DES SAVOIRS

Bernard DJOUMESSI TONGMO

Université de Dschang, Cameroun

b.djournessi@yahoo.com

&

Bertrand NZOGANG

Université de Dschang, Cameroun

bertrandnzogang@yahoo.com

Résumé : La recherche scientifique dans les domaines de la philosophie, de la linguistique et littérature s'est rendue au niveau de la déconstruction des savoirs modernes. Les jugeant inopérants, les philosophes, les littéraires, et les linguistes entreprennent de déconstruire leur double langage, leur imposition des valeurs, en vue de restaurer le sens de l'objectivité, du respect de la dissémination des singularités. La déconstruction, mise sur pied par Derrida et Foucault en philosophie, est une méthode fédératrice de ces disciplines, vu qu'elle influence la littérature et la linguistique et vice-versa.

Mots clés : Recherche scientifique, philosophie, littérature, linguistique, déconstruction, savoirs modernes, dissémination des singularités.

Abstract : Scientific research in the fields of philosophy, literature and linguistics has reached the level of the deconstruction of modern knowledge. Deeming them to be ineffective, literaries, philosophers and linguists undertake to deconstruct their double language, their imposition of values, in order to restore the sense of objectivity, of respect for the dissemination of singularities. Deconstruction, set up by Derrida in philosophy, is a method that federates these disciplines, since it influences literature and linguistics and vice versa.

Keywords : Scientific research, philosophy, literature, linguistics, deconstruction, modern knowledge, dissemination of singularities.

Introduction

Aujourd'hui, philosophes, littéraires et linguistes semblent être au même niveau de réflexion : faire surgir en surface les moments antagonistes du processus de rationalisation de la modernité. La modernité et ses savoirs ne se sont pas empêchés depuis la fin du XVII^e siècle, du moins visiblement, de prendre le monde au piège des apparences. Elle a entretenu beaucoup de fétichisme mental, car elle estime que le sujet

parlant n'aurait pas de relation au monde, qu'il se suffirait à lui-même et son discours serait, comme par illumination, coupée de la réalité du monde. Ce fétichisme mental a été entretenu par des théories telles que le structuralisme formel, le marxisme, dont la montée en puissance a vu le jour aux XIX^e et XX^e siècles. On connaît des noms qui lui ont servi d'adjuvants : Ferdinand de Saussure est en tête ; il détache la linguistique de la philosophie pour lui insuffler un esprit moderne, qui allait garantir son autonomie ; delà se sont créés beaucoup d'autres fétichismes allant dans le même sens à savoir, la stylistique structurale incarnée par Riffaterre, l'étude structurale des œuvres littéraires incarnées par Roland Barthes, Marcel Proust principalement, Claude Lévi-Strauss dans le champ de la culture, Lacan, Althusser soutenant Marx dans ses égarements socialistes et anticolonialistes de mauvais augure. Face à cet état de choses dont le départ se situe depuis la plantation au XVI^e siècle, se sont nés des opposants, c'est-à-dire des philosophes, linguistes et littéraires que nous qualifions de déconstructivistes et à la limite de postmodernes, car ils ont entrepris de démasquer tout le flou qui sustentait la science et les discours modernes. Ils ont démasqué depuis la fin des années 60 et le début des années 70 le double langage, la fabulation, le montage mental, bref le vide humaniste qui constituait – et constitue encore – le ressort des structuralistes. Jacques Derrida en 1967 impulse le ton en mettant sur pied la révision de la grammatologie, qui s'appuyant sur le poststructuralisme linguistique, a abouti à la déconstruction de l'impensé du sujet ; laquelle déconstruction a su préparer la voie à la postmodernité vers les années 1980. Comment la déconstruction apparaît-elle comme la méthode fédératrice des trois disciplines ?

Pour démontrer l'état de ces recherches en philosophie, littérature et linguistique aujourd'hui, nous emprunterons trois axes. Le premier sera lié aux motivations des études déconstructivistes dans le monde à partir des années 1970 ; le deuxième reposera sur les fondements même de la théorie déconstructiviste (la linguistique poststructuraliste) et le troisième axe va se consacrer à montrer comment philosophes, littéraires et linguistes opèrent de la même façon dans l'acte de déconstruction des savoirs modernes.

1. Les motivations des études déconstructivistes en philosophie littérature, et linguistique

La réflexion humaine a pris le monde au piège des apparences. Depuis l'Antiquité, l'homme vit dans un monde, non pas réel, mais fabriqué de toutes pièces. Tout part de la Grèce antique et notamment des arrogantes écoles byzantines qui ont posé des principes arbitraires qui devraient fonder l'organisation physique et mentale de la société occidentale. Du point de vue physique, l'architecture des pays occidentaux est d'autant plus calculée, raffinée et raisonnée qu'elle se veut arbitraire

et ne cadre pas du tout avec l'esprit rationnel et civilisé posé au départ, et donc en déphasage total avec les comportements des citoyens européens. Ce qui est merveilleux, c'est que cet état de chose, cet esprit ambivalent, constamment bifurcateur, caméléon, constituant progressivement l'être même de l'Europe et de l'Amérique, a fait de la constance éternelle sa marque déposée. D'où s'ensuivent aujourd'hui les catastrophes humaines et mentales, dont les débuts manifestes ont surgi au XV^{ème} siècle par la théorie de la traite négrière, laquelle a duré plus de quatre siècles ; ensuite la théorie de la colonisation, qui apparaît en pleine XIX^{ème} siècle. Mais ce qui est plus inquiétant, c'est que la théorie de la modernité, et donc de la rationalisation des activités mentales et humaines, apparaît comme l'interstice qui a donné la chance à ces théories arbitraires et égoïstes (esclavage et colonisation) d'allègrement se développer, car la Raison humaine éclot et obtient ses lettres de noblesses au moment même où certaines parties du monde sont sous les serres des esclavagistes. On est en plein XVIII^{ème} siècle, dit siècle de la Raison, des Lumières.

Ainsi, les motivations des écritures déconstructivistes dans les domaines de la philosophie, de la littérature et de la linguistique sont donc de trois ordres : l'esclavage, la colonisation et la Rationalité.

1.1. L'esclavage

De tous les manèges mentaux développés par l'Occident jusqu'au XV^{ème} siècle, celui qui, le premier, a eu un excellent succès n'est rien d'autre que la traite négrière. Ayant envie de mettre arbitrairement l'Amérique en valeur – si valeur il y a – les colons européens occidentaux ont entrepris la colonisation des terres américaines. Par suite, il fallait bifurquer en Afrique, en Asie et dans l'Océan Indien pour capter, par la force, la main d'œuvre gratuite qui devait rendre ces terres en valeur. Africains, Asiatiques et Indiens y ont travaillé pendant quatre siècles sous le soleil et sous la pluie dans des conditions extrêmement déplorables. Conséquences, si les destinataires de la traite ont vu leurs différents pays fleurir le développement industriel exponentiel, Africains, Indiens et Asiatiques y ont laissé leur peau, ont perdu leurs cultures. Les Africains comme Aimé Césaire sont, comme par illumination, devenus Américains, et notamment Antillais, leurs parents esclaves leur y ont donné naissance, et le retour à ce qui fut la terre natale (Afrique) était impossible. Les Amérindiens tels que les Incas, les Chichimèques, les Iroquois... ont vu leurs cultures décimer, c'est pourquoi Engelbert Mveng qualifie l'Amérique de « grand cimetière » du monde, « les dynasties » y ont été « égorgées en plein midi¹ ».

¹ Voir *Balafon*, 1972.

Vu ces égarements culturels, consciemment perpétrés par les Occidentaux, est né le désir pour les chercheurs en philosophie, littérature et linguistique² de questionner l'ambivalence latente qui caractérise l'héritage culturel esclavagiste. C'est le cas de Glissant qui, en 1994, entreprend la poétique du divers dans les Antilles, laquelle débouche sur la déconstruction de la prédictibilité, de l'arrogance, de l'atavisme, du double langage qui caractérisent l'esprit occidental. Alain Gerber, écrivain français postmoderne, se demandait, sous le prisme de ce double langage, si l'Amérique ne serait pas un village d'Afrique transposée comme par magie au-delà des mers³.

Puisque le XIX^{ème} siècle, avec l'avènement des progrès techniques, a vu l'énergie humaine, celle des esclaves, remplacer par le machinisme, l'esclavage a cédé place à un autre manège mental, la colonisation.

1.2. *La colonisation et le prolétariat*

La main basse sur les terres au XIX^{ème} siècle n'est pas nouvelle dans l'histoire de l'humanité. Amorcée en Amérique au XVI^{ème} siècle, la colonisation s'est accompagnée de l'esclavage, qui l'a concrétisée. Elle devient au XIX^{ème} siècle une pratique autonome, à part entière et à grande échelle en raison de l'apparition du machinisme. Les colons n'ayant plus besoin d'esclaves ; il fallait plutôt aller les convoiter sur place en annexant leurs terres dont l'exploitation minutieuse a profité – et profite encore- exclusivement aux occidentaux. La pratique coloniale ici brille par l'exploitation abusive des matières premières agricoles –bananes, ananas, coton, sucre – les mines. Par ailleurs, on assiste à la prétendue mission civilisatrice dont le véritable sens n'est que l'aliénation culturelle des Africains, des Indiens, des Asiatiques – c'est vrai que l'aliénation culturelle en Asie n'a pas réussi son coup, vu la dispersion des colons et leur occupation partielle de cette terre, alors qu'en Afrique l'occupation des territoires était totale, d'où l'imposition des traditions culturelles et linguistiques occidentales aux Africains, qui, sur le plan officiel, n'ont pas de langues. Les religions occidentales, chrétienté, l'Islam, catholicisme, protestantisme, se sont emparées des sociétés africaines au détriment de l'animisme, qui, jusqu'alors, constituait l'interstice qui maintenait les Africains dans l'harmonie et la concorde. Les cultures et les religions rationalisées, venues de l'autre côté du monde, les ont dispersés, distraits et ont tué leur élan révolutionnaire.

Aussi tout intellectuel africain, qui a eu la volonté et le courage de se lever pour revendiquer les droits de son peuple, a-t-il succombé sous le poids de la hargne et de

² Les recherches déconstructivistes n'existent pas seulement en philosophie, littérature et linguistique ; elles se développent aussi en histoire et dans d'autres domaines. Mais nous avons jeté notre dévolu sur les trois domaines parce qu'ils développent le mieux la déconstruction des savoirs modernes.

³ Voir *La Trace-aux-esclaves*, 1981.

la violence occidentale, qui entendaient maintenir leurs cultures rationalisées afin de leur garantir une économie exponentielle sur tous les plans. La culture étant au fondement de tout développement. L'ayant compris très tôt, les colons ont tué la racine culturelle des Africains. Ainsi qui voit le monde par les yeux des autres travaille pour eux, sans s'en rendre compte.

Cette théorie du double langage, qui caractérise la rationalité européenne depuis la nuit des temps, et donc la colonisation, est puissamment relayée par la littérature occidentale dont la période la plus fleurissante est le XIX^{ème} siècle. Il s'agit de la littérature romantique qui, se consacrant au voyage dans des contrées lointaines – Orient, Afrique –, donne l'impression de parler de la vie personnelle de l'écrivain occidental, alors même qu'il est question d'imposer cette vision personnelle – la culture occidentale – aux autres de façon très malicieuse. Paul Hazard, Alain Gerber soulignent que le voyageur occidental, qu'il soit écrivain ou non, ne découvre en bout de course que ce qu'il a apporté lui-même, pourtant son intention, fautive, est de découvrir l'ailleurs – est de fabriquer l'ailleurs de toutes pièces⁴.

On peut donc comprendre pourquoi Edward Said, Palestinien apatride, s'est, le premier, attaqué à cette catégorie de la littérature européenne en déconstruisant son infrastructure discursive faite de double langage, de fabulation et de montage mental. Aussi se rend-on compte que tout comme la plantation (traite), la colonie suscite, elle aussi, les études déconstructivistes, dont nous montrerons plus bas les mécanismes de constitution.

Outre la colonie, un autre manège mental surgit au XIX^{ème} siècle, le prolétariat, le subalternat : il s'agit d'une catégorie de personnes jugées inférieures par une classe qui s'estime un peu supérieure, la bourgeoisie. On l'a observé chez Zola au XIX^{ème} siècle dans presque toutes ses œuvres naturalistes, chez Jean-Paul Sartre au XX^{ème} siècle dans *Les mains sales* et chez Karl Marx. Mais il faut signaler que ce dernier n'en fait pas une étude sérieuse ; il tient un discours malicieusement ambivalent, donnant l'impression de réfléchir en faveur des opprimés, alors même que ce n'est pas le cas. Aussi Marx connaît-il de nombreuses attaques de la part de Jean-Paul Sartre et d'Edward Said. Sartre, dans *Critique de la raison dialectique* en 1960, détecte son jeu qui consiste à donner l'impression qu'il défend les ouvriers alors même qu'il les présente pour mieux les nier : Marx ne fait que se définir lui-même dans sa propension égoïste⁵. Said, dans *L'Orientalisme* en 1978, consacre 56 pages à l'étude – mieux au décryptage – de son sulfurisme intellectuel. Marx n'a jamais eu pour ambition de lutter pour la

⁴ Voir *La crise de la conscience européenne* de Paul Hazard (1935) et *La Trace-aux-esclaves* d'Alain Gerber (1987).

⁵ *Critique de la raison dialectique*, Tome I, 1960, p.141.

décolonisation et l'égalité des classes. Michel Foucault, bien qu'il soit déconstructiviste (du moins en surface) ayant motivé la pensée postcoloniale, ne souffre pas moins de la dislocation du site d'énonciation en ce qui concerne son discours sur le monde du travail. Spivak, et nous y reviendrons, s'en rend compte subtilement et l'attaque dans *Les Subalternes peuvent-elles parler ?* en 1988.

On voit que le monde du travail, et notamment l'exploitation abusive et tactique du prolétaire, a aussi motivé les études déconstructivistes, et notamment les études postcoloniales.

Mais, le plus grave n'est ni l'esclavage, ni la colonisation, ni la bourgeoisie, c'est le développement même de la Raison humaine, qui, qualifiée « d'agressive » par Paul Hazard, est venue légitimer, contre toute attente, le vide humaniste, l'hystérie mentale et le double langage, dès le dernier quart du XVII^{ème} siècle.

1.3. Modernité et/ou Rationalité

La modernité, manie du nouveau dans tous les domaines, et surtout dans l'art, ne date pas du XIX^{ème} siècle, tel qu'on pourrait candidement le croire ; elle ne naît pas non plus au siècle des Lumières, où elle a commencé à être plus visible, mais elle est aussi vieille que le monde. La preuve, c'est que ceux des penseurs de la Renaissance (XVI^{ème} siècle) qui disaient puiser dans le savoir antique – dans l'optique de reconnaître la présence de l'altérité et donc de l'homme qui de plus en plus devient au centre des préoccupations n'étaient pas moins arbitraires. En effet, la Renaissance, ainsi que le Moyen Âge, a été rythmé par les guerres de religion, la domination des Rois sur le bas peuple. Et même les penseurs de l'Antiquité grecque, qui ont donné le ton à la pensée humaine jusqu'à nos jours, ne sont pas épargnés d'arbitrarité volontaire. Homère, alors premier écrivain européen, comme on le dit, ayant posé les bases de la civilisation européenne, est loin d'être cohérent : dans *l'Odyssée*, il s'abstient de montrer les conflits maritimes, la piraterie en Méditerranée, qui sont encore à l'ordre du jour aujourd'hui, comme nous le montre Pividal dans *La Découverte de l'Amérique*. Il s'abstient de révéler la piraterie pratiquée par Ulysse, roi d'Ithaque, pendant son retour de Troie. On voit que le double langage, qui devait rythmer la modernité au XIX^{ème} siècle, était déjà à l'œuvre chez Homère. Si le premier écrivain, et peut-être le premier intellectuel, européen n'est pas sérieux, comment veut-on que ceux qu'on qualifie de modernes le soient, alors même qu'ils sont loin d'être en hiatus avec la civilisation grecque fondée par Homère ?

Par ailleurs, les penseurs grecs de l'Antiquité aussi ont négligé et même méprisé leur passé et se sont approprié la civilisation égyptienne. Cette ingratitude a nourri de loin une tendance ethnocentriste (Hegel, Heidegger, John Burnet...) qui présente encore les grecs antiques (Thales, Pythagore, Platon, Aristote...) comme les principaux

fondateurs de la civilisation, faisant passer l'Égypte comme une terre inculque. Ces occidentaux racistes prétendent que la civilisation Grecque dans son être est fondé par eux, alors qu'elle est l'œuvre des égyptiens. On doit tout au moins dire que ceux-là ont exceptionnalisé et vulgarisé la science apprise chez ceux-ci. Les travaux de Cheikh Anta Diop, de Théophile Obenga et autres exposent l'histoire de la civilisation à partir de l'Égypte pharaonique, terre d'enfancement de toute science et de toute sagesse. On voit ici que le modernisme triomphant induit une illusion d'optique qui laisse penser que la civilisation n'a que la peau blanche. Pourtant, Serge Saumeron affirme-t-il, avec pertinence : « L'Égypte était le berceau de toute science et de toute sagesse. Les plus célèbres parmi les savants ou les philosophes ont franchi la mer pour chercher, auprès des prêtres, l'initiation à de nouvelles sciences » (*Les prêtres de l'ancienne Égypte*, Paris, Ed. Seuil, 1957, cité par Marcien Towa, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Yaoundé, CLE, 2006, p. 71)

Ceux qui sont considérés comme les fondateurs de la pensée humaine manquent de sérieux. C'est la raison pour laquelle on assiste à l'ère classique à de nombreux égarements chez celui qui passe pour le maître de la Raison, René Descartes, philosophe français : il prétend que l'homme moderne, raisonnable par définition, serait « maître et possesseur de la nature », que la pensée humaine serait coupée du réel, de la réalité du monde et partirait d'un certain intérieur vers l'extérieur⁶. Si tout commence avec Descartes, si avant lui, il n'y a rien eu, ne faut-il pas lui reconnaître une grande arrogance ? C'est justement à partir de là qu'on perçoit la méconnaissance de l'altérité : si tout commence avec Descartes et donc avec l'homme du XVIII^{ème} siècle défini par la Raison particulière, alors ceux qui l'ont précédé n'auraient jamais existé. Et c'est cette rupture avec le passé, avec l'histoire, qui caractérise la modernité qui ne se veut plus que tapis roulant et qui se fleurit exponentiellement aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles. Descartes sera la cible des philosophes de la déférence (Foucault, Deleuze, Derrida) qui vont avec un style philosophique original, rappelle Gilbert Hottois, « déconstruire tous les discours et pratiques de *l'identité* ; la cible de cette déconstruction est immense, puisqu'elle se confond avec la philosophie et, plus généralement, la pensée occidentale elle-même placée sous le signe de la raison fondamentalement respectueuse du principe de l'identité. Descartes est dénoncé [...] ⁷»

⁶Descartes définit l'homme précisément comme « une chose qui pense, c'est-à-dire un esprit, un entendement, ou une raison... » (*Méditations métaphysiques in Œuvres et lettres*, Editions Gallimard, 1937, p. 277.). Il fait de la raison un pouvoir de connaissance et de la science, l'expression de ce pouvoir, à l'effet de soumettre le monde à un processus de maîtrise et de possession. Autrement dit, c'est cette connaissance scientifique qui donne à l'homme le pouvoir d'être « maître et possesseur de la nature ».

⁷ (Gilbert Hottois, *De la renaissance à la postmodernité. Une histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, Paris/ Bruxelles, De Boeck et Larquier s.a., 1997, p. 373).

Si la Raison, esprit de la modernité arbitraire, est faite de double langage et d'arrogance, comment veut-on que les théories comme esclavage, colonisation, prolétariat ne soient pas entretenues par elle ? Comment veut-on que le discours de l'homme ne soit pas malicieusement un objet qui écrase ceux qui en sont, tactiquement, privés ? D'où les réflexions de Jacques Derrida sur la grammatologie, discours sur la grammaire (discours), c'est-à-dire discours sur le langage et donc sur le discours. Puisque le discours est ambivalent et dangereux, puisqu'il constitue une grande infrastructure du savoir et du pouvoir écrasants, il faut lui opposer une autre forme de discours, la déconstruction. Celle-ci, en tant que théorie de lecture et de décryptage du non-dit dans les sciences humaines (et notamment en philosophie) et en lettres, prit source en linguistique ou du moins elle s'appuie sur la linguistique pour se construire.

2. Au fondement de la théorie déconstructiviste

La déconstruction, en tant que méthode de lecture des textes de tout genre en vue de décrypter l'impensé inhumain de l'auteur, est d'abord une théorie philosophique fondée par Jacques Derrida dans *De la grammatologie* en 1967. Mais elle prend sa source dans les classes de langue ou en linguistique, vu que le double langage qu'elle vise à dénicher est d'abord un fait de discours, et donc de la langue. Cette langue dont l'écrivain ne maîtrise pas toujours les schémas, comme le signifie remarquablement Derrida⁸.

Bien plus, la philosophie, s'appuyant sur la linguistique, et notamment le poststructuralisme, pour se révolutionner en retournant sur l'histoire de l'humanité et surtout en décryptant la « présence-absence » du langage ou du signe linguistique, du point de vue de la signification, ouvrant ainsi la voie à la déconstruction, celle-ci n'a pas manqué de préparer la voie à la postmodernité littéraire, où elle élit domicile et dont elle devient une méthode de la remise en question des savoirs écrasants de la modernité. Donc, deux choses à montrer ici : l'émergence de la déconstruction en linguistique d'une part, et d'autre part en littérature.

2.1. *Linguistique et philosophie : une rencontre favorable à la naissance de la déconstruction*

Jusqu'aux années 60, la scène linguistique est dominée par un fétichisme mental, le structuralisme formaliste. Ferdinand de Saussure en est le précurseur et le plus grand tenant aux années 1920 avec la publication de *Cours de linguistique générale*. Il pense maladroitement que la langue est détachée de la conscience du locuteur ou sujet parlant. Il estime que dans un discours, il est impossible de trouver les traces de

⁸ Derrida, *De la grammatologie*, p. 227.

l'énonciateur. Aussi procède-t-il à la distinction langue/parole. La langue, contrairement à la parole, n'étant pas une production effective du locuteur, puisqu'il en hérite. Par ailleurs, Saussure pose l'arbitrarité du signe et aboutit à la conclusion que le signifiant ne renvoie pas directement au signifié.

Lévi-Strauss, autre structuraliste, estime que la langue est extérieure à la conscience du locuteur, et serait inapte à structurer sa pensée et ses intentions sur la réalité du monde. Aussi affirme-t-il à toute vitesse : « la linguistique nous met en présence d'un être dialectique et totalisant [...] extérieur (ou inférieur) à la conscience et à la volonté, [la langue étant] une totalisation non réflexive, « une raison humaine... que l'homme ne connaît pas » (Lévi-Strauss, 1990, p 300-301). Pour lui donc, l'humain peut exprimer sa pensée en dehors de l'espace linguistique ou même que la linguistique peut exprimer la pensée du sujet indépendamment de sa volonté. Quelle est cette réflexion qui est coupée de la réalité du monde ? Pourquoi oblitérer le sujet, l'histoire et le sens ou les banaliser ?

On peut, en étant subtile, comprendre que la pensée structuraliste n'est pas anodine : elle est dirigée vers l'ethnocentrisme, le racisme, la discrimination, l'individualisme, l'hypocrisie, l'égoïsme, bref vers l'anti-humanisme. Les structuralistes sont ces arrogants qui pensent que la vie commence avec eux : aussi sont-ils réfractaires à l'histoire, à la réalité du monde et à l'altérité. Le structuralisme formel est une pensée de la division. D'ailleurs, Simon Gikandi, postcolonialiste, souligne le jugement exécrationnel de Lévi-Strauss vis-à-vis de la pensée humaniste de Sartre, qui est dirigée vers la suppression des clivages inutiles : « Quant à la question de l'autre, Lévi-Strauss n'était pas convaincu que la distinction faite par Sartre entre pensée dialectique et pensée sauvage ou que sa tentative pour transcender cette division en invoquant une "conscience intemporelle" puisse fournir un moyen d'échapper à l'ethnocentrisme » (Gikandi, 2006, p. 191).

Mais, ce qui est inquiétant, c'est que cette pensée hors-sol, désincarné de Lévi-Strauss retentit en 1990, au moment où paradoxalement le poststructuralisme est mis sur pied en France et ce depuis les années 1970. Le poststructuralisme venait désamorcer le discours hors-sol, unidirectionnel, égoïste et criminel à la limite afin d'instaurer une linguistique qui prend en compte le contexte de l'émission du discours. Il s'agit de ce que les linguistes poststructuralistes français, tels que Benveniste⁹, Kerbrat-Orechioni¹⁰, appellent la pragmatique, qu'ils décomposent en trois domaines (pragmatique du premier degré ou linguistique de l'individu,

⁹ Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 1966.

¹⁰ Kerbrat-Orechioni, Cathérine, *L'Énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, A.Colin, 1980.

pragmatique du second degré ou les implicatures et la pragmatique du troisième degré ou les actes du langage).

Le premier degré semble être le plus important, car Benveniste et Kerbrat-Orrechioni estiment que l'énonciateur n'est pas séparable de son discours, qu'on doit y repérer naturellement ses traces qui sont marquées par la première personne (je, nous, ma, mon, nos, etc.) et les modalisateurs ou marques de jugement. Et ces traces permettent de remonter la pensée ou l'imaginaire du locuteur ou sa personnalité. Voilà que les linguistiques poststructuralistes peuvent s'accorder avec Jean-Paul Sartre, dans son projet humaniste que la langue est un moyen d'expression de la conscience et de l'Être.

Le deuxième degré lié aux implicatures discursives et conversationnelles ou lexicales permet de déterminer les non-dits chez un locuteur.

Le troisième degré permet de voir le degré d'implication du locuteur : applique-t-il ce qu'il dit lui-même ?

Sauf que Benveniste, Kerbrat-Orrechioni et les linguistes poststructuralistes ne se sont limités qu'à des simples herméneutiques linguistiques ou discursives. Il était tout simplement question pour eux de montrer que le locuteur pouvait être performant en construisant ou en décryptant des sens extralinguistiques, en produisant effectivement des énoncés qui partent d'un contexte social et historique bien précis. Ils n'avaient pas perçu que le langage structural est une stratégie de construction mentale, de montage mental, de fabulation, d'égoïsme et de domination arbitraire.

Néanmoins, d'un point de vue à la fois philosophique, poststructuraliste, et donc déconstructiviste, Jacques Derrida, penseur français de l'altérité, a perçu cette stratégie discursive qu'entretient la structure linguistique depuis Saussure jusqu'à Strauss. Gikandi dit d'ailleurs de Derrida qu'il est le premier véritable poststructuraliste : « Le poststructuralisme fit [...] son apparition sur la scène intellectuelle avec la parution, en 1967, de l'article de Jacques Derrida intitulé « Structure, signe et jeu dans le discours des sciences humaines », qui procédait à une critique systématique du structuralisme, considéré comme un projet anti-humaniste ayant lui aussi avorté » (Gikandi, 2006, p. 193). Derrida décrypte donc la présence-absence qui existe dans la sémantique du signe linguistique ou du moins qui existe dans l'esprit des structuralistes : ceux-ci ne savent pas que le signe linguistique, qu'ils admirent tant, trahit silencieusement l'hypocrisie structuraliste qui repose sur l'anti-humanisme non affirmé, viennent-ils à nous dire que le signe n'a rien à voir avec la réalité du monde. Il a à voir avec la réalité du monde, mais une réalité du monde orientée, modulée, dirigée, soutirée vers les intérêts égoïstes, qui cadrent fort bien avec la métaphysique. Aussi Gikandi présente-t-il la position de Derrida : « Aux yeux de Derrida, l'échec de Lévi-Strauss ou, pour ainsi dire, ou la folie du structuralisme était de croire que le concept de signe pouvait être libéré des systèmes de pensée

préexistants ou même de la conscience ; au contraire, le signe lui-même était imbriqué dans la pensée qu'il cherchait à déconstruire » (Gikandi, 2006, p. 194).

Le poststructuralisme est ainsi une méthode de lecture avertie qui, mise sur pied par Derrida, permet de décrypter le double langage, l'impensé d'un sujet parlant. C'est une méthode déconstructiviste qui a motivé la naissance d'autres courants de pensée comme le postcolonialisme – d'abord en littérature avec Said – et le postmodernisme – d'abord en architecture. Pour le cas du postcolonialisme, Gikandi affirme : « C'est donc en tant que méthode d'analyse culturelle et mode de lecture que le poststructuralisme acquit une place centrale dans le projet postcolonial. C'est en effet quand nous considérons le poststructuralisme comme méthode – déconstructive – de lecture qu'il rencontre le postcolonialisme. [...] De la grammatologie [de Derrida] est considéré comme occupant une place centrale dans le poststructuralisme en général et dans la théorie postcoloniale en particulier » (Gikandi, 2006, p. 196). Gikandi met en évidence trois raisons qui l'expliquent : la première qu'il évoque est relative à la transcendance du fossé langage littéraire / langage philosophique (véridique), le privilège de la parole et donc de la vérité de Platon à Lévi-Strauss dissimule dans la pensée occidentale son envers, c'est-à-dire l'expression tactique de l'égoïsme, d'où la « loi cachée de la langue » ou de l'écriture, d'où il ne faut pas séparer la langue de la parole, les deux vont de pair, comme le recto et le verso d'un format. Derrida soulignait que la parole ne peut être captée que dans et par l'écriture. Le signe linguistique devient ainsi dangereux puisqu'il passe pour ce qu'il n'est pas ; loin de nommer la présence, la chose elle-même, le signe ou l'écriture évoque plutôt un supplément de sens, un supplément de la chose même, c'est-à-dire l'égoïsme, le sujet parlant lui-même au détriment de la masse. Ainsi on ne peut pas s'attendre à ce que le signifiant se dirige directement vers le signifié ou que l'écriture représente exactement la réalité telle qu'elle. C'est ce que Homi Bhabha appelle le « obseit », un à-côté discursif ou la dislocation du site d'énonciation ou encore un petit récit apparemment imperceptible, qui est étrangement évoqué par les méta-récits¹¹.

Une deuxième raison que Gikandi évoque est la différence qu'implique l'écriture, qu'on ne peut catégoriser : c'est une forme à la fois de présence et d'absence. Le signe, en même temps qu'il exprime une chose, en cache une autre ; qu'il faut décrypter. Le mot est présent graphiquement, en noir, sur la page, mais du point de vue de la signification exacte, il est oblitéré, effacé, du moins tactiquement. Ainsi, Derrida pense que la lecture d'un texte littéraire devrait être dirigée vers une relation, non vue par l'écrivain, entre « ce qu'il commande et ce qu'il ne commande pas des

¹¹ Homi Bhabha, *Les Lieux de la culture*, Payot, 2007.

schémas de la langue dont il fait usage.¹² » La lecture de l'œuvre, du point de vue de la différence, et donc déconstructiviste, n'implique pas la symétrie, c'est-à-dire une image littéraire interne qui serait conforme au système qui lui est externe ; mais une lecture critique devrait produire ce que Derrida appelle sa propre « structure signifiante » (Derrida, 1967, p. 227). Une troisième raison relève du fait que, à proprement parler, il n'y a pas de « hors-texte », que tout se joue dans le texte. Donc l'idéologie dominante qui est dissimulée dans la présence ou vérité métaphysique est stratégiquement construite dans le texte. En cette qualité, vient-il à être inspiré d'une réalité du monde, le texte ne peut pas nous le faire voir, puisqu'il le prend au piège des apparences.

Telle est la naissance de la déconstruction à partir de la linguistique aux années 1970. Une décennie plus tard, elle va exercer une influence sur la littérature et la critique littéraire, celle de la postmodernité.

2.2. *Littérature postmoderne, fille de la déconstruction*

La déconstruction a préparé la voie à la critique littéraire postmoderne. On est aux années 1980. Mais deux années auparavant, c'est-à-dire en 1978, le premier livre majeur, précurseur, de la littérature sur la déconstruction est publié : *L'Orientalisme* par le Palestinien apatride, Edward Said. Ce dernier y décrypte le double langage qui colore les littératures de voyage européennes des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. Les textes des Romantiques – Gérard de Nerval, Lamartine, Chateaubriand, etc. des Réalistes – Flaubert, Maupassant – et des structuralistes littéraires – Proust, Barthes etc. – sont relus d'un point de postcolonial et donc déconstructiviste, et, en bout de course, Said se rend à l'évidence que ces auteurs se sont rendus en Orient, non pas pour le découvrir, mais pour y imposer leurs fantasmes – entendez la culture et la civilisation européennes – lesquels ont sous-tendu la théorie et le discours colonial, fait de racisme et de discrimination de toutes sortes. En 1987, Alain Gerber, écrivain français postmoderne, dans son roman intitulé *La Trace-aux-esclaves* affirmait, ironiquement, que les voyageurs européens ne découvrent ailleurs que ce qu'ils ont apporté dans leurs propres bagages – leurs propos culturels. En 1935, Paul Hazard le signifiait déjà dans *La Crise de la conscience européenne*.

La déconstruction philosophique a su préparer la voie à la théorie littéraire postmoderne, comme le signifie Marc Gontard à l'introduction de son ouvrage majeur *Le Roman français postmoderne* en 2003. Il le dit en s'abreuvant à la source des travaux déconstructivistes français dont il fait un brillant compte rendu – il en maîtrise la quintessence. Il y évoque régulièrement Derrida, Michel Foucault, Deleuze dont la

¹² Cité par Gikandi, p. 197.

pensée n'est que celle de l'altérité – la pensée de la différence, le rhizome, l'intégration de l'autre y sont des mots qui rythment la réflexion.

Peut-être que Marc Gontard a vu juste cet avènement de la littérature postmoderne, mais il faut souligner honnêtement qu'il mène là un raisonnement erré et dont le corpus littéraire n'est pas toujours celui qu'on attend. Il y a comme un problème de cohérence auquel nous reviendrons plus loin.

Les romans français postmodernes comme *La Trace-aux-esclaves* de Gerber, *La Découverte de l'Amérique* de Rafaël Pividal, Les récits d'Erik Orsenna, ceux de Michel Le Bris constituent un puissant corpus de la théorie littéraire postmoderne dont Marc Gontard a tout simplement fait table rase : on le voit tantôt dans le roman français des années 1960, tantôt dans le roman algérien fait d'hybridité, ce calcul culturel qui n'a rien à voir avec l'esprit postmoderne, fait des aléas d'un cours d'eau, de lotus, de l'animisme et d'enchevêtrement naturel d'éléments. Gontard est loin d'être cohérent.

Pourtant les romans d'Orsenna, de Pividal, de Gerber, de Le Bris et bien d'autres nous casent dans la littérature postmoderne : de nouvelles recherches scientifiques, notamment celles de Bernard Djoumessi Tongmo, ont pour axe central la déconstruction des savoirs modernes, de leurs ambivalences, de la prédictibilité et la proposition des contre-discours dont l'axe central repose sur l'enchevêtrement des cultures-monde – le chaos. Telles sont les caractéristiques de la littérature postmoderne dont l'influence chez les écrivains résulte de la pensée de la différence, de la dissémination culturelle impulsées par Jacques Derrida et les autres déconstructivistes français du milieu du XX^{ème} siècle.

La littérature américaine, celle de Stevenson, est pionnière de la postmodernité littéraire, de la souplesse mentale, certes, mais la littérature française postmoderne semble être celle qui lui a le plus donné corps, car elle s'attache à poétiser, à esthétiser, à représenter le chaos-monde, l'enchevêtrement des cultures, moyens par lesquels elle prend en otage la rationalité et sa prédictibilité mortifère. Et parmi ces romanciers français postmodernes, le plus géant est Erik Orsenna, avec son roman de 500 pages intitulé *Madame Bâ* publié en 2003 chez Stock et Fayard, car, dans sa dimension narrative, il remonte l'esprit selon lequel la vie n'est pas différente de l'eau, qui transporte tous les « passagers » possibles qu'elle rencontre. Bernard Djoumessi Tongmo l'a démontré dans de nombreux articles scientifiques – « De la nuit de l'identité à l'enchevêtrement identitaire dans *Madame Bâ* d'Erik Orsenna » ; « Retour du sujet, Théorie du chaos et Intérêt général dans *Madame Bâ* et *Mali, ô Mali* d'Erik Orsenna et *La Découverte de l'Amérique* de Rafaël Pividal », « Lecture déconstructiviste de la coopération France-Mali dans *Madame Bâ* d'Erik Orsenna » et surtout dans son ouvrage déconstructiviste intitulé *De la critique de l'infrastructure coloniale française à*

*l'enchevêtrement des singularités culturelles dans Madame Bâ d'Erik Orsenna*¹³. Ces réflexions repoussent les notions d'hybridité, du métissage linguistique et d'interculturalité puisque, empruntant les pentes d'un rationalisme à outrance, elles ne répondent pas à la poétique postmoderne et ne peuvent être appliquées à la matière du monde. Elles en sont d'ailleurs déconnectées vu que, loin de la nature, elles sont désincarnées et n'aboutissent qu'à la catastrophe chaque fois qu'on tente de les coller à cette réalité du monde : l'esprit y est celui de l'égoïsme et des intérêts personnels – loin de l'intérêt général que Bernard DJOUMESSI a montré dans sa récente réflexion sur le retour du sujet et le chaos-monde dans les textes postmodernes d'Orsenna et de Pividal.

Ce qu'il faut souligner aussi, c'est que la poétique francophone n'a pas encore pris le chemin de la postmodernité. Elle sombre encore dans un modernisme morbide et mortifère. Ce n'est pas un hasard si l'application des littératures francophones à l'esprit postmoderne n'aboutit qu'à l'échec : nous l'avons vu chez Marc Gontard et nous le verrons encore : la poétique francophone est encore au stade des rapports colon-colonisés, de l'hybridité, le métissage linguistique qui ne sont malicieusement destinés qu'à des distingués ou égoïstes.

Même si chez Antoine Compagnon, on perçoit *Les cinq paradoxes de la modernité*, soulignant les limites de celle-ci, en littérature on a pas encore eu de théoricien postmoderne véritable. Il reste à venir, à coup sûr...

On aura compris que la déconstruction est née à partir de la linguistique, et notamment le poststructuralisme linguistique, celui qui prit en otage l'arbitrarité d'un certain signe linguistique des années 1920-1960. Derrida, s'y appuyant, montre comment la langue n'est pas coupée de la pensée humaine, comme le fétichisaient Lévi-Strauss et Saussure. Loin de l'anti-humanisme qui est caché dans le signe linguistique, dont on prétend qu'il serait arbitraire, les philosophes déconstructivistes, s'appuyant sur le poststructuralisme, arrivent à détecter le double langage des linguistes structuralistes et optent pour un point de vue qui cadre objectivement et naturellement avec la réalité du monde. Comment la théorie déconstructiviste opère-t-elle en philosophie, linguistique et en littérature ? Déjà, il faut préciser qu'elle opère de la même façon dans les trois disciplines ; elles ont un dénominateur commun ; c'est la méthode déconstructiviste qui fédère les trois disciplines aujourd'hui.

3. Déconstruction des savoirs modernes en philosophie, littérature et linguistique

Il n'est pas question ici de présenter l'esprit déconstructiviste par disciplines, mais de montrer concrètement les éléments qui les fédèrent. La philosophie, la

¹³ Réflexion publiée en 2017 à Paris aux Editions Connaissances et Savoirs, dans la collection RICA.

littérature et la linguistique, aujourd'hui, livrent un seul et même combat : faire monter en surface les moments ambivalents du processus de rationalisation de la modernité. La réflexion sera articulée autour de quatre points : le décryptage du double langage, l'interruption du futurisme, la critique de la prédictibilité, du sectarisme et la promotion de l'enchevêtrement identitaire.

3.1. *Décryptage du double langage*

Philosophes, littéraires et linguistes mènent, généralement aujourd'hui, des réflexions qui visent à décrypter la « présence-absence » du signe, le non-dit, l'impensé d'un sujet. On affirme souvent une chose qui en cache ou dissimule une autre sans s'en rendre compte. Cette pensée latente, souvent dangereuse et portée consciemment ou inconsciemment par ceux qui se disent humanistes ou modernistes ou rationalistes ou bienfaiteurs est traquée, parfois avec surprise, par des littéraires, philosophes et linguistes déconstructivistes. Depuis la fin des années 60, les années 70 et surtout vers les années 1980, philosophes, littéraires et linguistes ont commencé de soupçonner tous les discours prononcés dans tous les champs de savoirs, qu'ils soient manifestes ou latents, car ils estiment qu'il s'y trouve toujours une présence-absence non avérée du signe, du mot, de l'écriture, de la parole, du discours. L'être humain étant un sujet-en-dialogue ne tient jamais un seul discours, il tient toujours au moins deux ou plusieurs discours à la fois et dont certains échappent à sa conscience : ainsi, on peut exprimer son infériorité ou sa supériorité en s'en rendant compte ou sans s'en rendre compte. Mais il faut signaler que la plupart des discours littéraires, philosophiques, politiques, qui colorient l'humanisme, sont d'un double langage avéré : les producteurs des discours modernes ne semblent plus avoir honte quand il faut prendre la réalité au piège des apparences, quand il faut tromper la masse, de façon tactique ou sans façon. Ainsi, les philosophes, les littéraires et les linguistes déconstructivistes prennent en otage tous les philosophes, littéraires, linguistes et politiciens modernes dont la pensée est valablement coupée du réel, coupée de la réalité du monde. Le structuralisme clos n'a pas seulement investi le champ de la linguistique, mais aussi les champs de la philosophie, de la littérature, de la politique et des cultures modernes.

Ainsi Jacques Derrida dans la première partie de *De la grammatologie*, « L'écriture avant la lettre », souligne les moments ambivalents de la vérité et de son histoire : elle a toujours évacué la parole de l'écriture. Il affirme : « L'histoire de la vérité, de la vérité de la vérité, a toujours été, [...] l'abaissement de l'écriture et son refoulement hors de la parole « pleine »¹⁴ » Mais, Derrida estime que le langage,

¹⁴ Derrida, *De la grammatologie*, 1967, p. 11.

n'ayant plus autorité sur lui-même, commence à voir ses limites, ou sa clôture se vaciller, s'effriter et disparaître. Le langage a désormais un contenu, il ne sera plus séparé de la parole, du discours et du sujet. Il structurera le paysage mental des individus. Et d'ailleurs, il n'est plus tellement question du langage, mais de l'écriture dont le concept déborde l'extension du langage¹⁵. La vérité ne s'inscrit pas au sein d'un livre, mais au sein même de l'être humain. Donc un bon livre ou une écriture est celui ou celle qui se veut naturelle et exprime la vie naturelle, celle de l'homme.

Aussi Derrida conteste-t-il une philosophie et une science qui ne s'affirment qu'en regardant vers l'avenir, qu'en empruntant une direction du futur univoque ; qui ne considèrent pas l'histoire. Il affirme plus clairement : « Il faut bien entendre ici cette incompetence de la science qui est aussi l'incompétence de la philosophie, la clôture de l'épistémè. Elles n'appellent surtout pas un retour à une forme pré-scientifique ou infra-philosophique du discours. Bien au contraire. Cette racine commune, qui n'est pas une racine mais le dérochement de l'origine et qui n'est pas commune parce qu'elle ne revient au même qu'avec l'insistance si peu monotone de la différence, ce mouvement innommable de la différence même que nous avons stratégiquement surnommé trace, réserve ou différance, ne pourrait s'appeler écriture que dans la clôture historique, c'est-à-dire dans les limites de la science et de la philosophie¹⁶ » Ainsi, penser à partir d'un système clos est un déni de l'histoire. Pourtant, « L'idée de science et l'idée d'écriture – donc aussi une science de l'écriture –, affirme Derrida, n'ont de sens pour nous que depuis une origine et à l'intérieur d'un monde auxquels ont déjà été assignés un certain concept du signe [...] et un certain concept des rapports entre parole et écriture. Rapport très déterminé malgré son privilège, malgré sa nécessité et l'ouverture de champ qu'il a réglée pendant quelques millénaires, surtout en occident, au point d'y pouvoir aujourd'hui produire sa dislocation et dénoncer lui-même ses limites¹⁷ » Il faut œuvrer pour une « pensée fidèle et attentive au monde irréductiblement à venir qui s'annonce au présent, par-delà la clôture du savoir¹⁸¹⁹. »

Dans le domaine de la littérature, et notamment de la littérature postmoderne, les écrivains, et notamment ceux de France des années 1980 à nos jours, contestent, eux-aussi, ce vide instauré dans la pensée humaine, ce structuralisme formaliste ainsi que le marxisme qui tourne toujours à la catastrophe dès lors que l'on veut l'appliquer à la matière du monde. Pour rompre avec cette incompatibilité arbitraire signe-monde, les écrivains français militent pour le retour du sujet, de l'histoire et du sens. C'est le cas de Michel Le Bris qui, dans son autobiographie postmoderne intitulée *Nous ne*

¹⁵ *Ibid.*, p. 16.

¹⁶ voir *De la grammatologie*, 1967, p.142.

¹⁷ *Ibid.*, p. 14.

¹⁸ Derrida, *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

sommes pas d'ici, met en évidence la bravoure des intellectuels français, y compris lui-même, ayant pris d'assaut la gauche française afin d'extirper la France et le monde du fétichisme mental, âprement défendu par les structuralistes des années 1960, Lacan, Lévi-Strauss, Roland Barthes et Althusser. Aussi affirme-t-il au chapitre « On a raison de se révolter²⁰ » :

S'il fallait réduire ce mois de mai à l'essentiel, quitte à surprendre, je dirais, plus globalement, la fin de la « modernité » - autrement dit, des arrogantes années 60. Le retour du sens. Et du sujet. Le structuralisme en a pris un sacré coup... Etrange, en vérité, que ce subit évanouissement de nos maîtres-penseurs : nous courions un mois auparavant de Lacan à Barthes, de Lévi-Strauss à Althusser, ivres de savoir, insolents comme pas un, et puis, plus rien, tout à coup, ils avaient disparu - de nos têtes, du moins. Exit, donc, Althusser, exit les arrogants linguistes, exit Tel Quel et Sollers... Le retour, massif, dans les amphes, dans la rue, du sens et du sujet. La fin du Signe-Roi. La fin de la « modernité »... On comprend qu'un « frisson sacré » ait pu traverser ces années-là : des règles de parenté à la création artistique, tout le champ humain offert aux sciences exactes ! L'homme non plus seulement maître et possesseur de la Nature, mais aussi de l'Homme ! La promesse faite aux intellectuels d'un savoir - et donc d'un pouvoir- total sur l'humain ! Pareil cadeau, cela ne se refuse pas... Ainsi s'était édité sous nos yeux éblouis l'Empire Total du Signe, où l'intellectuel, de quelque secte qu'il se réclamât, recevait du Signe-Roi, en échange de son adoration, identité et puissance.²¹

On voit que la littérature entre en déconstruction en décryptant la linguistique structurale et son vide humaniste. Elle se penche en toute logique vers le poststructuralisme en réclamant le sujet, l'histoire, le sens, bref la matière du monde. Aussi Le Bris affirme-t-il : « la littérature ne peut pas se réduire au bien-dire d'un discours. Que toute littérature est toujours en péril de se scléroser en « littérature » - je veux dire, en mauvaise littérature. Que toute parole se fige, si l'on n'y prend pas garde. Que la littérature est toujours en danger de périr sous le poids des modes, des conventions, des formes rhétoriques, pour peu qu'elle se soumette aux normes étriquées du « milieu littéraire ». Que la littérature n'est jamais aussi vivante que lorsqu'elle s'attache à dire le monde, à en capter, à inventer la parole vive. Que cette parole du monde ne peut certes pas s'exprimer que par la langue, mais en la contestant, en la brisant, en l'excédant sans cesse, par son souffle, son rythme, bref, en passant à travers elle.²² » Quelques pages après, il ajoute : « Le rythme, le poème, le sujet : voilà ce que la Théorie du Signe ne peut contenir, ce qu'elle s'acharne à réduire, et qui la

²⁰ Ce chapitre reprend exactement le titre d'un des journaux auxquels participaient Michel Le Bris, Maurice Clavel, Jean-Paul Sartre et bien d'autres ; il s'agit des penseurs français de l'altérité, déconstructivistes, ayant contesté le structuralisme et le marxisme, qui au nom de la rationalité, ont la pris la matière du monde en otage.

²¹ Ibid, p. 92-93.

²² Le Bris, *Nous ne sommes pas d'ici*, p. 49.

conteste continûment²³. » La veille des années 1970, correspondant avec la Révolution française de 1968, coïncide avec la mort du structuralisme formel : « Mai 1968, pour moi, a été cela : le retour du poème, en chacun. Et la fin de la Théorie du Signe.²⁴ »

On note aussi Erik Orsenna qui, dans *Madame Bâ et Mali, ô Mali*, met en évidence une première personne qui est plutôt portée vers l'intérêt historique et général²⁵.

Œuvrer pour l'intérêt historique, réaliste et général, c'est vouloir sortir de l'égoïsme, du double langage. Dire que le signe linguistique ne colle pas avec la matière du monde, c'est être hypocrite²⁶. C'est pourquoi dans son roman postmoderne, *La Trace-aux-esclaves*, Alain Gerber réfute la littérature française moderne qui, faite d'inspiration, du vide, d'hypocrisie, d'incompatible, exprime, par nécessité, la civilisation française (occidentale) qui, elle-même, n'a rien à voir avec la réalité du monde. A travers son personnage-narrateur, Tommy, il traque ce double langage littéraire moderne, en condamnant un personnage-écrivain héritant de l'esprit du vide : « J'étais prompt à déceler des marques de raffinement là où ne subsistaient que les vestiges de conventions désormais privées de tout contenu et de toute intention. [...] Là-dessus, je rencontrai Clément Calderanz chez le couple de compatriotes fortunés. [...] Avec le genre de livres qu'il composait, il incarnait assez précisément la quintessence de la culture occidentale telle que je me la représentais parmi toutes mes illusions.²⁷ ».

Quelques deux années plus tôt, c'est-à-dire en 1978, c'est Said, le père de la littérature déconstructiviste, qui ouvre le ton à travers son ouvrage majeur, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* : il consacre 56 pages à l'étude du sulfure de Karl Marx, celui-ci offre une perspective de socialisme, de décolonisation qui se veut inquiétante. Il postule que la décolonisation était une solution pour les pays colonisés de retrouver le chemin de la liberté, alors même qu'elle donna lieu aux dirigeants post-coloniaux qui n'étaient pas prêts à rompre avec leurs maîtres et donc avec la colonisation. Ainsi, Said précise que Marx, comme pris de trouble mental, mais conscient malgré tout, conteste la prédation de l'Angleterre en Inde tout en l'admirant ou du moins en admirant son esprit moral en faveur des Indiens. Aussi affirme-t-il : « Karl Marx définit la notion de système économique asiatique dans son analyse, écrite en 1853, de la domination britannique en Inde, puis il place, juste à côté d'elle, la déprédation humaine introduite dans ce système par

²³ *Ibid.*, p. 61

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Voir l'article de Bernard Djoumessi Tongmo sur « Retour du sujet, Théorie du chaos et Intérêt général dans *Madame Bâ et Mali, ô Mali* d'Erik Orsenna et *La Découverte de l'Amérique* de Rafaël Pividal », in *Recherche en langue et littérature françaises de l'extrême contemporain*, n°25, 2020, pp. 34-50.

²⁶ On devrait sortir de la grammaire structurale, générative, qui n'apporte rien aux étudiants.

²⁷ Alain Gerber, *La Trace-aux-esclaves*, Paris, Grasset, 1987, p. 42.

l'interférence coloniale de l'Angleterre, sa rapacité, sa farouche cruauté. Article après article, il revient avec plus de conviction sur l'idée que, même en détruisant l'Asie, l'Angleterre y rend possible une véritable révolution sociale. Le style de Marx nous oblige à affronter cette difficulté : concilier la répugnance que nous inspirent les souffrances subies par nos frères orientaux tandis que leur société est transformée par la violence, avec la nécessité historique de ces transformations.²⁸ » Dans la même veine, Achille Mbembe estime qu'il faut raisonnablement procéder à la relecture de la praxis théorique des mouvements dits de libération nationale, qui n'ont abouti qu'à la nécropolitique²⁹. Said souligne également le double langage des écrivains romantiques et réalistes du XIXe siècle qui ne découvrent en Orient que ce qu'ils ont apporté dans leurs bagages. D'où ce slogan de Chateaubriand ironisé par Said : « Je ne parle que de moi.³⁰ »

C'est peut-être le moment de préciser que, même certains déconstructivistes le sont par intérêt. C'est le cas de Michel Foucault et Gilles Deleuze qui, bien que défendant la pensée de l'altérité, le rhizome, l'interstice, ne s'empêchent pas de mal cacher leurs penchants de l'ethnocentrisme. Aussi Spivak, attentive, lucide, subtile, entreprend-elle logiquement de révéler les moments ambivalents et antagonistes du processus de « rationalisation » de la modernité des deux philosophes français. Elle affirme : « ... La production intellectuelle occidentale est, de maintes façons, complice des intérêts économiques internationaux de l'Occident. [...] La critique du Sujet souverain à laquelle on fait tant de publicité intronise en réalité un Sujet. J'avancerai des arguments en faveur de cette conclusion à travers l'examen d'un texte de deux grands praticiens de ladite critique : « Les intellectuels et le pouvoir (conversation entre Gilles Deleuze et Michel Foucault, 4 mars 1972) ». [...] les deux interlocuteurs soulignent les apports les plus importants de la théorie poststructuraliste française... [...] Cependant, l'un et l'autre ignorent systématiquement tant la question de l'idéologie que leur propre implication dans l'histoire intellectuelle et économique. [...] La référence de Deleuze à la lutte des travailleurs est tout aussi problématique ; il s'agit à l'évidence d'une gémulation : « [...] on est forcément amené à vouloir faire sauter, à partir de la plus petite revendication qui soit. Toute défense ou toute attaque révolutionnaire partielle rejoint de cette façon la lutte ouvrière » Cette apparente banalité est le signe d'un déni. Ces propos ignorent la division internationale du travail, geste qui caractérise souvent la théorie politique poststructuraliste³¹ ». Les déconstructivistes sont donc mis à rude épreuve par les déconstructivistes lucides.

²⁸ Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2005, p. 271-272.

²⁹ Achille Mbembe, « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? », *Revue Esprit*, 2006.

³⁰ Said, *Op.cit.*, p. 301.

³¹ Spivak, G., *Les Subalternes peuvent-elles parler*, Paris, Amsterdam, 2009, p.14-15-16.

Ce double langage s'est renforcé paradoxalement au siècle des Lumières, car les philosophes ne se sont pas empêchés de briller par la misère des faits, que souligne fort bien Michel Le Bris : « En somme, nous pourrions reprendre ici la phrase de Rousseau : « Commençons par écarter tous les faits car ils ne touchent pas à la question », car c'est bien le traitement que nous avons appliqué à ces malheureux idéologues : du rapport concret entre le projet des Lumières et la Révolution, ils furent les faits. A écarter, donc³². » Plutôt que de s'intéresser aux faits concrets, les Lumières se sont attachés à régenter les espaces du dedans, à conquérir l'intériorité humaine comme le souligne Le Bris : « la vraie bastille que le XVIII^{ème} siècle s'acharna à conquérir, c'est l'intériorité humaine. [...] Il n'y a donc pas d'un côté « l'Homme de Raison » du XVIII^{ème} de l'autre « l'Homme sensible » : les deux ne font évidemment qu'un... Je ne suis plus cet être de seule raison, ce sujet désincarné, pure substance pensante, échappant à la loi d'un monde mécanisé, conçu par le rationalisme du siècle précédent³³. » Cet ethnocentrisme fondé sur la misère des faits est initié à la fin du siècle précédent par le maître de la Raison, René Descartes, qui pense sans inquiétude que la Raison doit faire table rase de tout le passé afin de recommencer la vie. Comment peut-il donner l'impression que la vie commence avec lui ? C'est ce que Paul Hazard qualifie, antiphraстiquement, de raison agressive : « Attendu que, depuis des années, une inconnue, nommée la Raison, a entrepris d'entrer par force dans les Écoles de l'Université ; qu'à l'aide de certains quidams facétieux, prenant le surnom de Gassendistes, Cartésiens, Malebranchistes, gens sans aveu, elle veut examiner et expulser Aristote ... C'était vrai. Elle entraînait en jeu, la Raison agressive ; elle voulait examiner non pas seulement Aristote, mais quiconque avait pensé, quiconque avait écrit ; elle prétendait faire table rase de toutes les erreurs passées, et recommencer la vie. Elle n'était pas une inconnue, puisqu'on l'avait toujours invoquée, dans tous les temps ; mais elle se présentait avec une face nouvelle³⁴. »

Ainsi peut-on comprendre que la question de l'altérité qui est au cœur des Lumières au XVIII^e siècle n'est qu'une couverture de l'individualisme, de l'égoïsme comme le démontre fort bien Julia Kristeva dans *Etrangers à nous-mêmes* : la distinction créée entre les droits de l'homme et les droits du citoyen par la Révolution de 1789 est à l'origine des clivages sociaux, car on estime que certaines personnes aiment la nation plus que les autres. Ainsi on assiste à la naissance d'un nationalisme accru dans lequel se dissout l'idée du cosmopolitisme.

La rationalité n'est donc qu'une fiction. Aussi Jean-François Lyotard, dans *La Condition postmoderne*, affirme que toutes les valeurs des Lumières, sens de vérité, sens de l'histoire, ne sont que des valeurs fictives, car elles se dirigent pragmatiquement

³² Michel Le Bris, *Nous ne sommes pas d'ici*, Paris, Grasset, 2009, p. 203-204.

³³ Le Bris, *Nous ne sommes pas d'ici*, p. 198.

³⁴ Hazard, P., *La Crise de la conscience européenne*, Paris, Boivin et Cie, 1935, p. 84.

vers leur revers : « ces fictions globalisantes se nomment Raison, Progrès, Sens de l'Histoire, Vérité...³⁵ »

Robert Fotsing Mangoua déconstruit, en s'appuyant sur la pensée postcoloniale, le double langage d'André Gide, écrivains français, dans *Voyage au Congo* ; il pose la question fort capitale : Gide voyage-t-il au Congo ou dans les livres ? Plutôt que de découvrir le Congo, Gide y découvre ce qu'il a apporté lui-même dans ses propres bagages, les livres de littérature de l'Europe. Preuve qu'il parle d'un Congo inexistant, créé de toutes pièces par ses fantasmes, comme ses prédécesseurs ont créé l'Orient. R. Fotsing Mangoua aboutit à la conclusion que Gide n'est pas un anticolonialiste comme les critiques français l'expriment fort maladroitement : plutôt que de dénoncer la colonisation, Gide dénonce ses dysfonctionnements. Ce qui sous-entend qu'il voudrait voir cette pratique prospérer davantage³⁶.

Neil Lazarus et ses contributeurs dans *Penser le postcolonial* (2006) déchiffrent le même impensé colonial qui définit les littératures et les cultures occidentales et dénoncé dans les littératures francophones. Entre autres, ils s'appuient sur la déconstruction derridienne pour repêcher l'humanisme de façade qu'a institué la colonisation.

Jean-Marc Moura est l'un des premiers postcolonialistes français qui, malheureusement n'œuvrent que pour une littérature dite francophone qui serait la seule apte à prendre le contre-pied de la colonisation. Que ce soit dans *L'Europe littéraire et l'ailleurs* (1998), *Littératures francophones et théorie postcoloniale* (2009), *Comparatisme et postcolonialisme* (article publié en 2010), il estime que seules les littératures francophones ont une esthétique de résistance capable de prendre ne otage l'empire. Or il oublie que la littérature française postmoderne s'attaque à toutes les pratiques ambivalentes de la modernité, y compris la colonisation, et peut être considérée comme une littérature postcoloniale. C'est ce combat que mène Bernard Djoumessi Tongmo dans son ouvrage *De la critique de l'infrastructure coloniale française à l'enchevêtrement de singularités dans Madame Bâ d'Erik Orsenna*. Il lit ce roman français postmoderne avec des grilles postcoloniales : il y perçoit la critique faite par Orsenna, écrivain français, d'une coopération France-Mali sous-tendue par le double langage, la critique de la prédictibilité scientifique, de l'uniformisation culturelle et la promotion de l'enchevêtrement culturel. Il aboutit à la conclusion qu'Erik Orsenna est écrivain français postcolonial. Bernard Djoumessi va poursuivre ces réflexions dans de nombreux articles scientifiques publiés dans des revues internationales.

³⁵ Lyotard, *La Condition postmoderne*, Paris, 1979, p. 7.

³⁶ Robert Fotsing Mangoua, « André Gide, l'anticoloniste revisité », dans Sabrina Parent, Anne Douaire-Banny et Romuald Fonkoua (dir.), *Études de littérature de langue française des XXe ET XXIe siècles*, n04, Paris : Garnier, 2014, pp.93-110.

Sur le plan linguistique et notamment d'analyse du discours, il produit en 2018 un article sur la « Lecture déconstructiviste de l'impensé colonial dans le discours d'Emmanuel Macron à Ouagadougou³⁷ », où il démontre, en s'appuyant sur la pensée postcoloniale, que le locuteur Macron manque de sincérité, il joue le double langage car il affirme que l'Afrique est un continent ni maudit ni sauvé et qu'il est l'axe central et incontournable de tous les défis contemporains. Bernard Djoumessi emprunte à l'énonciation de Kerbrat-Orrechioni et Benveniste pour décrypter ce double langage qui traverse l'esprit de Macron.

3.2. *L'interruption du futurisme aveugle*

La fuite vers l'avenir est un mal qui a été initié par Descartes et les philosophes qui se réclament de la rationalité. Autrement dit, la rationalité s'illustre par la rupture avec le passé. Paul Hazard le souligne, ironiquement :

Trois groupes, au moins, menaient alors l'assaut contre l'histoire : les cartésiens, suivant leur maître [Descartes] : lequel disait qu'il n'est pas plus d'un honnête homme de savoir le grec et le latin, que le suisse et le bas-breton ; et l'histoire de l'Empire germain ou romanique, que celle du plus petit État qui se trouve en Europe. Malebranche renchérisait : les historiens racontent les pensées des autres, et ne pensent pas ; Adam, dans le Paradis terrestre, possédait la science parfaite : savait-il de l'histoire ? Évidemment non ; donc, la science parfaite n'était pas l'histoire ; et pour ce qui est de lui, Malebranche, il se contentait de savoir ce qu'Adam avait su... Le vrai, pour un tel esprit, ne se cherche et ne se trouve que par la méditation ; la vérité n'est pas historique, elle est métaphysique. — De leur côté, les jansénistes, les moralistes rigoureux, se méfiaient de cette forme de l'éternelle libido sciendi. Mais les plus acharnés étaient les libertins. Car l'histoire était comme leur ennemie personnelle ; et ils allaient disant qu'elle était incertaine et fausse³⁸.

Ces rationalistes, Paul Hazard les qualifie d'impies qui sont venus avec la modernité, qui étouffe la réalité du monde, l'histoire, au profit de nouveaux modèles et des chimères :

Les Anciens ; les chers Anciens : admirables modèles. Quand ils s'étaient mêlés d'écrire, toujours ils avaient produit de nobles œuvres ; philosophes, ils avaient donné au monde une morale que le Christianisme n'avait eu qu'à compléter ; dans l'action, ils s'étaient comportés en héros ; non point fabuleux, comme les Roland et les Amadis : mais vrais. De sorte que pour écrire, pour penser et pour

³⁷ Bernard DJOUMESSI TONGMO, « Lecture déconstructiviste de l'impensé colonial dans le discours d'Emmanuel Macron à Ouagadougou », in Venant Eloundou Eloundou et Hervé Ngafomo, *L'Afrique en reconstruction ? Jeux, enjeux et réceptions du discours du président Emmanuel Macron à Ouagadougou* (à paraître...).

³⁸ *Ibid.*, p. 30.

vivre, il n'y avait guère qu'à les imiter. Tout d'un coup (du moins c'est ainsi qu'apparaissent les choses) des impies étaient venus, des blasphémateurs : les Modernes, qui avaient renversé l'autel des dieux antiques. Et voici que cette seule parole, moderne, avait pris une valeur inouïe : formule magique, qui conjurait la force du passé³⁹.

Ainsi, Erik Orsenna déconstruit dans son roman, *Madame Bâ*, d'une part le gommage du passé, et de l'autre, le futurisme, qui est l'axe central de la modernité, et donc de la rationalité.

Le gommage volontaire du passé, de l'histoire, par les modernistes, rationalistes, est pris en défaut par les écrivains français. Il est impossible de dériver vers « l'avenir » tout en oubliant la « source », c'est-à-dire d'où l'on vient, le passé. Ainsi dans *Madame Bâ*, Orsenna, à travers la bouche de Marguerite et Mariama, réfute l'idée de l'avenir scientifique de l'Afrique incarné par le faux forgeron ingénieur, Ousmane, lequel tente de maladroitement conseiller à Marguerite de renoncer au passé pour ne se consacrer qu'à l'avenir. Ce conseil futuriste retentit quand Marguerite lui demande s'il n'est pas nécessaire d'ajouter l'histoire de guerre d'Abdoulaye (Chemin des Dames) à celle des Soninkés : « -Papa, tu ne crois pas qu'on devrait ajouter Chemin des Dames [lieu de combat pendant la première guerre] à notre nom de forgeron africain Dyumasi ?

-Marguerite, un bon conseil : abandonne cette manie du passé. Notre continent a besoin d'avenir. De rien d'autre. Heureusement que Mariama, la gesere, n'avait pas entendu. Je crois qu'elle aurait débarrassé la terre de ce mari et père si néfaste et imbécile : qu'est-ce qu'un fleuve sans sa source ?⁴⁰ » Comment Ousmane, homme moderne, scientifique, rationnel, voudrait que les horreurs de 14-18 soient reniées et oubliées ? Ce paradoxe est déconstruit par la métaphore du « fleuve » et de sa « source ». Le fleuve symbolise la vie et la source renvoyant à l'histoire. Donc, la vie malienne ne sera pas possible sans sa source, sans son histoire. *L'avenir* est un projet totalement achevé. Pourtant le recours au passé, à l'histoire, est un processus souple de la renaissance. On renaît en consultant l'histoire, en y recueillant les merveilles qui permettront, non pas d'avancer, mais de construire équitablement et objectivement la vie – l'intérêt général. Ce gommage de l'histoire est encore d'autant plus mis à mal par Orsenna que les marques de jugement – si néfaste, imbécile, épithètes appuyées par l'adverbe d'intensité « si » (superlatif absolu) – utilisées pour qualifier le moderne Ousmane sont on ne peut plus capitales. Ce personnage, dont l'esprit est sulfureux, n'est pas loin de l'écrivain français moderne, Arthur Rimbaud, un autre sulfureux,

³⁹ *Ibid.*, p. 26.

⁴⁰ MB, p. 58.

pour qui « il faut être absolument moderne » lorsqu'il prétendait dans une lettre à Paul Demeny le 15 mai 1871 : « ... libre aux nouveaux ! d'exécrer les ancêtres : on est chez soi et l'on a le temps ».

3.3. *Critique de la prédictibilité*

La déconstruction se caractérise aussi par la critique des prévisions scientifiques inouïes, dont les thèses sont déjà contenues dans le récent travail de Bernard Djoumessi sur le « Retour du sujet, Théorie du chaos... ». Il est question de montrer que les pensées de systèmes ne sont plus à l'ordre du jour. Le terme « pensées de systèmes » ou « systèmes de pensées » est utilisé par Edouard Glissant. Il entend par là la prévision inouïe des valeurs, l'imposition stratégique des épistémologies, le déterminisme. Il postule clairement : « Toutes les pensées de systèmes visent à la prédictibilité⁴¹ ». De même que Glissant déconstruit ces systèmes de pensée occidentaux, de même Erik Orsenna, Rafaël Pividal, romanciers français postmodernes, les déconstruisent respectivement dans leurs œuvres.

3.4. *Promotion de l'animisme et de l'enchevêtrement des cultures-monde*

Les thèses liées à l'enchevêtrement culturel sont également contenues dans le récent article de Bernard Djoumessi sur le Retour du sujet et la théorie du chaos⁴². Il y démontre que les cultures du monde de tous les temps, quoique différentes, hétérogènes, sont naturellement enchevêtrées. À la lecture du récit français postmoderne, le lecteur averti ne note nulle part l'« hybridité » ou l'« interculturalité » ou « métissage », autres formes de l'individualisme rationaliste. Il ne note que les cultures qui s'imbriquent naturellement et de façon imprévisible. Ainsi, dans *Madame Bâ*, le fleuve, l'eau, est le symbole de l'enchevêtrement des cultures-monde. Marguerite est citoyenne du fleuve ; c'est son seul pays possible. Le fleuve est une nationalité naturelle habitée par quiconque.

Quant à l'animisme, il apparaît aussi comme un fervent vecteur de l'esprit postmoderne, car il permet à l'écrivain postmoderne de prendre en otage l'arrogance qui caractérise les sciences prédictibles de la modernité. Ainsi, dans *Madame Bâ* d'Erik Orsenna, la culture soninkée, l'animisme, faite de forces surnaturelles, défie les opérations scientifiques de la modernité et leurs arrogances inouïes. Il est question de la centrale électrique dont les Français, pendant la colonisation, 1920, imposent la construction dans le fleuve malien, qui à son tour s'oppose naturellement à l'arrogance scientifique en prenant en otage ladite centrale électrique. Un des personnages,

⁴¹ Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996.

⁴² Voir *Revue Recherches en langue et littérature françaises*, N° 25, 2020, Université de Tabriz.

Ousmane, très confiant dans la technique scientifique moderne, peut reconnaître pour la première fois que « la science est dépassée.⁴³ »

Conclusion

Il était question dans cette recherche de faire état des recherches scientifiques dans trois domaines : la philosophie, la linguistique et la littérature⁴⁴. Il en découle que la recherche dans ces trois domaines s'est rendue au niveau de la déconstruction des savoirs modernes qui, du fait de leur ambivalence, sont jugés inopérants. Nous avons emprunté trois axes de réflexion: le premier était lié aux motivations des études déconstructivistes qui reposent sur les savoirs dominants entraînés par l'esclavage et la colonisation ; le deuxième point portait sur les fondements même de la théorie déconstructiviste chez Jacques Derrida qui repose sur la linguistique et notamment le poststructuralisme qui vient rompre avec la scission langue-esprit en montrant qu'il n'y a de langue ou d'écriture que son attachement au monde des hommes ; enfin, la réflexion a débouché sur l'opération de la déconstruction chez les philosophes, linguistes et littéraires : nous avons vu que les trois disciplines opèrent de la même façon, car elles s'attachent à décrypter le double langage sur lequel nous avons beaucoup insisté, à interrompre le futurisme cartésien au profit de l'histoire, point de départ de toute réflexion, à critiquer la prédictibilité scientifique et à promouvoir l'enchevêtrement culturel-monde.

Au demeurant, le mérite de Derrida est, sans aucun doute, d'avoir relevé le défi de renverser ce qu'il appelle le « logo-phonocentrisme », ou plus exactement la logique binaire qui préside la formation des couples réflexifs (voix/écriture, sujet/objet par exemple), à l'effet de revenir à l'« archi-écriture », qui est la négation de l'origine. Il apparaît que le terme le plus fréquent, et sans doute pas le meilleur, dans la démarche philosophico-littéraire de Derrida est celui de « déconstruction ». La déconstruction telle que formalisée par ce penseur est une méthode de critique, mais « une critique sans apocalypse⁴⁵ » qui se déploie de la même manière en philosophie, en littérature et en linguistique. Cette méthode s'applique à des textes, le plus souvent de l'histoire de la philosophie, et la stratégie consiste à faire apparaître dans ces textes apparemment homogènes et traversés par une intention de sens univoque, des termes indécidables. Au-delà des analyses faites sur le sens de la déconstruction, il convient de retenir ce que Derrida met le plus en évidence :

⁴³ *Madame Bâ*, Paris, Stock, p. 103.

⁴⁴ Nous n'avons pas la prétention d'avoir tout dit sur ce vaste sujet.

⁴⁵ Silvano Petrosino, « Les voix de Derrida. Philosophie et littérature. Même si... », in *Europe. Revue littéraire mensuelle*, « Jacques Derrida », N° 901, Paris, mai 2004, pp. 44-56, p. 44.

Défaire, décomposer, désédimenter des structures, mouvement plus historique, en un certain sens, que le mouvement « structuraliste » qui se trouvait par-là remis en question, ce n'était pas une opération négative. Plutôt que de détruire, il fallait aussi comprendre comment un « ensemble » s'était construit, le reconnaître pour cela. Toutefois l'apparence négative était et reste d'autant plus difficile à effacer qu'elle se donne à lire dans la grammaire du mot (*dé-*), encore qu'elle puisse suggérer une dérivation généalogique plutôt qu'une démolition⁴⁶. L'enjeu de la déconstruction n'est donc pas la « démolition », encore moins la « fin » des savoirs, mais la fédération des disciplines dans lesquelles elle se déploie. Cette perspective fédératrice de la déconstruction, et c'est l'un des enjeux, est d'affaiblir voire bannir la distinction entre la philosophie, la littérature et la linguistique.

Références bibliographiques

- BENITA Parry, 2006, « L'institutionnalisation des études postcoloniales », in Neil Lazarus, *Penser le postcolonial*, Amsterdam, Paris.
- BENVENISTE, Emile, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris.
- BHABHA, Homi, 1994, *Les Lieux de la culture*, Seuil, Paris.
- DERRIDA Jacques, 1967, *De la grammatologie*, Seuil, Paris.
- DESCARTES René, 1937, *Méditations métaphysiques in Œuvres et lettres*, Editions Gallimard, Paris.
- DJOUMESSI TONGMO Bernard, « Lecture déconstructiviste de l'impensé colonial dans le discours d'Emmanuel à Ouagadougou », in Venant Eloundou et Hervé Ngafomo, *L'Afrique en reconstruction ? Jeux, enjeux et réceptions des discours du Président Emmanuel Macron* (à paraître...)
- DJOUMESSI TONGMO Bernard, 2016, *De la critique de l'infrastructure coloniale française à l'enchevêtrement des singularités culturelles dans Madame Bâ d'Erik Orsenna*, Connaissances et Savoirs, Paris.

⁴⁶ Jacques Derrida, *Psyché. Invention de l'autre*, Paris, Galilée, 1987, p. 390.

- DJOUMESSI TONGMO Bernard, 2020, « Retour du sujet, Théorie du chaos et Intérêt général dans *Madame Bâ et Mali, ô Mali* d'Erik Orsenna et *La Découverte de l'Amérique* de Rafaël Pividal », in *Recherches en Langue et Littérature Françaises*, vol. 14, N°25, pp. 34-50.
- DJOUMESSI TONGMO Bernard, 2021, « Assistance médicale ou politique de la stérilité dans *Madame Bâ* d'Erik Orsenna », in Theuriau Gael, *Ethiques pour un monde nouveau*, pp 237-245.
- EDWARD Said, 2005, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris.
- FOTSING MANGOUA Robert, 2014, « André Gide, l'anticolonialiste revisité », in PARENT Sabrina, DOUAIRE-BANNY Anne et FONKOUA Romuald (dir.), *Études de littérature de langue française des XXe ET XXIe siècles*, n° 4, Garnier, Paris, pp.93-110.
- GERBER Alain, 1987, *La Trace-aux-esclaves*, Grasset, Paris.
- GIKANDI, Simon, 2006, « Postructuralisme et discours postcolonial », in Neil Lazarus, *Penser le postcolonial*, Amsterdam, Paris.
- HOTTOIS Gilbert, 1997, *De la renaissance à la postmodernité. Une histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, Paris/ Bruxelles, De Boeck et Larcier s.a..
- KERBRAT-ORECCHIONI, Cathérine, 1980, *L'Énonciation de la subjectivité dans le langage*, A.Colin, Paris.
- LAZARUS Neil, 2006, *Penser le postcolonial*, Paris, Amsterdam.
- LE BRIS Michel, 2009, *Nous ne sommes pas d'ici*, Grasset, Paris.
- MBEMBE Achille, 2006, « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? », in revue *Esprit*.
- MOURA Jean-Marc, 1998, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, PUF, Paris.
- MOURA Jean-Marc, 2009, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, PUF, Paris,
- ORSENNA Erik, 2003, *Madame Bâ*, Stock/Fayard, Paris.
- ORSENNA Erik, 2014, *Mali, ô Mali*, Stock, Paris.

PIVIDAL Rafaël, 1981, *La Découverte de l'Amérique*, Grasset, Paris.

SAUMERON Serge, 1957, *Les Prêtres de l'ancienne Égypte*, Seuil, Paris.

SARTRE Jean-Paul, 1960, *Critique de la raison dialectique*, Gallimard, Paris.

TOWA Marcien, 2006, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, CLE,
Yaoundé.